



SICILIA

Lignes de vie d'un peuple

LIENS

Giovanni Privitera

HD ateliers henry dougier

LES SICILIENS

LIGNES DE VIE D'UN PEUPLE

Giovanni Privitera

SOMMAIRE

- p. 9 ■ Déclaration d'intention
- p. 10 ■ Introduction

CHAPITRE I

UN CONTINENT EN MINIATURE

- p. 14 ■ **Les « cent Siciles »**
Entretien avec **Ignazio Buttitta**, anthropologue et ethnologue, professeur à la faculté de lettres et de philosophie de l'université de Palerme
- p. 18 ■ **Trois mille ans de colonisation en héritage**
Rencontres avec **Giuseppe Sciuri**, **Salvatore Casisa**, **Giovanna Spinuzza**, **Miriam Matraxia** et **Michele Alvaro**, étudiants à l'université de Palerme
- p. 25 ■ **Entre complexe d'infériorité et sentiment de grandeur**
Regard sicilien sur la nation italienne
- p. 28 ■ **Le cercle vicieux du clientélisme**
Rencontre avec **Calogero Randazzo**, médecin catanais à la retraite
- p. 31 ■ **Une histoire de famille**
Rencontre dans le village de Petrapirzi' avec **Filippo Bacigalupo**, jeune Sicilien exilé en Écosse

CHAPITRE II

CONFUSION D'IDENTITÉ

- p. 38 ■ **Le mythe de la nation sicilienne**
Retour sur l'idéologie sicilianiste
- p. 40 ■ **Sicilia Libera et l'indépendantisme sicilien**
Entretien avec **Rosa Cassata**, présidente du mouvement indépendantiste Sicilia Libera
- p. 44 ■ **La question de la langue, creuset de l'identité**
Entretien avec **Giovanni Ruffino**, sociolinguiste, professeur à la faculté de lettres et de philosophie de l'université de Palerme

- p. 54 ■ **Au silence des institutions répond l'art**
Portraits d'artistes contemporains, représentants de la sicilianité
- p. 60 ■ **Les Arbëresh, symbole d'intégration**
Reportage sur la communauté albanaise du village de Piana degli Albanesi

CHAPITRE III

THÉÂTRALITÉ SICILIENNE

- p. 66 ■ **Tout n'est que mise en scène**
Rencontre avec **Giovanni lemulo**, responsable de la fondation Gesualdo Bufalino à Comiso
- p. 67 ■ **Langage du corps, surnoms et code couleurs**
Décryptage de quelques usages siciliens
- p. 72 ■ **Le profane et le sacré, matières du quotidien**
Reportage sur les processions à Prizzi et à Caltanissetta.
Rencontre avec le **père Castiglione**, prêtre de l'église Santa Flavia de Caltanissetta
- p. 78 ■ **Le goût du mystère**
Trois histoires à la croisée du réel et de l'imaginaire

CHAPITRE IV

LA MAFIA, EXCROISSANCE PERVERSE D'UNE MENTALITÉ ?

- p. 84 ■ **L'invention d'une tradition mafieuse**
Rencontre avec **Salvatore Lupo**, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Palerme et auteur de nombreux ouvrages sur la criminalité organisée
- p. 89 ■ **Giovanni Falcone, un juge contre la mafia**
Entretien avec **Marcelle Padovani**, correspondante du *Nouvel Observateur* à Rome depuis 1974, auteure d'une dizaine de livres sur l'Italie

- p. 95 ■ **Don Pino Puglisi, le curé martyr**
Portrait d'un célèbre prêtre de l'Église de Palerme assassiné par Cosa Nostra
- p. 98 ■ **Rendez au peuple sicilien ce que la mafia lui a volé !**
Reportage sur Libera, principale ONG italienne antimafia

CHAPITRE V

RÊVE AMÉRICAIN, RÊVE EUROPÉEN

- p. 104 ■ **Terre d'émigration et d'immigration**
Entretien avec **Emanuele Macaluso**, ex-sénateur, député, syndicaliste et journaliste
- p. 109 ■ **La diaspora des *oriundi*, les Siciliens de l'extérieur**
Rencontre avec **Giuseppe Di Maria**, ancien tenancier de bar en Belgique. Reportage à bord du ferry Palerme-Gênes
- p. 114 ■ **Un émigré sicilien du XXI^e siècle**
Entretien avec **Francesco Casisa**, acteur du film *Respiro*
- p. 119 ■ **Lampedusa, porte d'entrée vers l'Europe**
Reportage à Lampedusa et rencontre avec **Giusi Nicolini**, le maire de la ville
- p. 128 ■ **Les Siciliens de deuxième génération**
Rencontre avec **Ebtissem Selimi**, étudiante en droit à l'université d'Aix-Marseille
- p. 131 ■ Conclusion

ANNEXES

- p. 134 ■ Écrivains, artistes et cinéastes
- p. 137 ■ La Sicile en 10 films
- p. 137 ■ La Sicile en 10 dates
- p. 139 ■ Chiffres clés

DÉCLARATION D'INTENTION

J'ai un passeport italien et une carte d'identité française. Bien que la nationalité sicilienne n'existe pas, je me suis toujours senti sicilien avant tout. J'ai grandi en Sicile ; adolescent, j'ai suivi mes parents dans le nord de l'Italie, à Turin, et depuis des années je vis en France. Être sicilien allait de soi dans un premier temps. C'est en grandissant et, je crois, en quittant ma terre que j'ai ressenti le besoin de me l'expliquer. La confrontation à d'autres sociétés et à d'autres cultures a été un élément déclencheur de ma réflexion. Mais c'est surtout l'écart entre mon ressenti d'une part, et l'idée générale que l'on se fait de la Sicile et des Siciliens d'autre part, qui est à l'origine de ce livre et des enquêtes qui l'ont précédé.

Non pas qu'il s'agisse uniquement de clichés. La mafia, l'*omertà*, le chômage, le clientélisme, le travail au noir, le catholicisme exacerbé et théâtralisé, tout cela existe. Mais pour les raccourcis, la Sicile a bon dos. Un exemple : quand mes étudiants apprennent que je suis sicilien, une fois sur deux ils me demandent de leur parler de la mafia. Et quand ils ne le font pas, c'est souvent parce qu'ils n'osent pas.

J'espère que ce livre – qui aura été pour moi un énième exercice visant à comprendre mon peuple – éclairera ses lecteurs, loin des clichés et des idées reçues. Il existe d'innombrables façons de voir la Sicile. En voici une vision objectivement subjective. Et même si certains exemples présentés ici pourraient ne pas sembler particulièrement siciliens, j'emprunte au peintre Renato Guttuso cette phrase qu'il aimait répéter : « Même quand je peins une pomme, la Sicile est là. » ■

Giovanni Privitera,
septembre 2017

INTRODUCTION

C'est indéniable, géographiquement la Sicile est une île. Mais si le concept d'insularité est habituellement caractérisé par un noyau compact d'identité et de coutumes, il est alors légitime de douter de l'insularité sicilienne, terre où foisonnent les contradictions. L'hybridisme et le métissage coexistent ici avec un excès de sicilianité et le sentiment, pour les habitants, de vivre sur le nombril du monde. La société sicilienne est en même temps machiste et matriarcale, obsédée par la mort et débordante de vie, assoiffée de modernité mais solidement ancrée aux traditions. Tout y est à la fois immuable et changeant, nonchalant et frénétique. L'importance donnée à l'apparence, au regard des autres et au respect formel de l'ordre établi va paradoxalement de pair avec une tendance à emprunter des chemins de traverse pour atteindre ses buts.

10

Comment expliquer ces singulières ambiguïtés psychologiques et morales ? Au beau milieu de la Méditerranée, à la croisée de l'Occident et des aspirations au désert, creuset de cultures, la Sicile hérite depuis l'Antiquité de lois et de coutumes venues de l'extérieur, imposées par les colons qu'ont été tour à tour des peuples aussi différents que les Arabes et les Normands, les Grecs et les Souabes, les Espagnols et les Angevins. Et, d'une certaine façon, à partir de 1861, c'est le Piémont de Victor-Emmanuel II, paré de la toute nouvelle couronne d'Italie, qui a endossé ce rôle colonial. Résister à plus fort que soi frontalement c'est prendre le risque de disparaître avec ses principes. C'est pourquoi la notion de souveraineté est inconnue en Sicile, du moins officiellement. La résistance des Siciliens revient à se soumettre en apparence à l'occupant, à assimiler ses règles, mais à le faire en fonction de critères et de choix qui leur sont propres.

Sans se pencher sur cette histoire mouvementée, faite de colonisations, d'apparentes soumissions et de résistances profondes, il est difficile de saisir la complexité de l'identité sicilienne, disséquée dans les pages qui suivent par l'anthropologue palermitain Ignazio Buttitta. Et bien qu'on la présente trop souvent comme statique, la sicilianité, comme toute identité collective, est en réalité un processus évolutif, sans cesse renouvelé et actualisé. Même les éléments fondamentaux de cette identité évoluent, se transforment et parfois s'éteignent. La langue sicilienne en est une claire illustration. En pleine mondialisation, prise entre l'obsession d'italianiser et des aspirations internationalistes, elle traverse une période difficile et pourrait prochainement disparaître. Mais l'histoire humaine ne suit pas toujours la voie que l'on croyait toute tracée. Le jeu du devenir est extrêmement complexe. En témoignent les tournures qu'ont prises deux grandes questions siciliennes, au moins aussi vieilles que l'unité italienne : la mafia et l'émigration. La première a été un casse-tête insoluble tout au long du xx^e siècle et semble aujourd'hui, d'une certaine façon, résolue. Tandis que le phénomène migratoire, solution à tant de maux au siècle dernier, se présente comme un problème insurmontable et comme le vrai défi de ce début de millénaire.

Ce livre ne prétend pas définir de façon péremptoire les Siciliens. Il se donne pour objectif, à travers des entretiens, des portraits, des reportages et des anecdotes (forcément contradictoires), d'apporter quelques lumières sur l'âme de ce peuple. ■

CHAPITRE I

**N CONTINENT
EN MINIATURE**

LES « CENT SICILES »
 Parce qu'elle a été fondée il y a presque 3 000 ans, parce qu'elle est la plus peuplée des villes siciliennes, la capitale historique de l'île et le siège du Parlement régional aujourd'hui, et pour mille raisons encore, mon enquête ne pouvait commencer qu'à Palerme. Ce n'est pas un hasard non plus si elle débute par une rencontre avec **Ignazio Buttitta**. Pas le poète, figure emblématique de la sicilianité (il est décédé en 1997 à l'âge de 97 ans), mais son petit-fils – en Sicile, le fils aîné porte très souvent le prénom du grand-père paternel. Cet anthropologue et ethnologue qui enseigne à la faculté de lettres et de philosophie de l'université de Palerme est également l'auteur de nombreux travaux sur la Sicile, et il est le président de la fondation Ignazio Buttitta (en hommage au grand-père donc), dédiée à la conservation et à la promotion de la culture populaire sicilienne. Son père, Antonino Buttitta, lui-même anthropologue et universitaire, député régional et national du Parti socialiste italien, fut à l'origine de la fondation.

14

Mais cet héritage familial n'est pas le seul bagage d'Ignazio Buttitta en termes de sicilianité. Sa formation universitaire et ses enquêtes de terrain l'ont amené à arpenter l'île de long en large et à rencontrer des Siciliens de tous âges et de toutes catégories socio-professionnelles. S'il connaît bien cette identité si complexe, c'est aussi parce qu'il côtoie la jeunesse étudiante sicilienne dans les amphithéâtres où il enseigne depuis plus de vingt ans. Il a insisté pour venir me chercher à la gare routière et c'est dans les tout nouveaux bureaux de la fondation qu'il me reçoit car, dit-il, « aucun bar ne fait d'aussi bons cafés ».

Votre grand-père est souvent présenté comme l'un des représentants majeurs de la sicilianité...

Je voudrais préciser avant toute chose que les termes « sicilianité », « sicilianisme » ou encore « siciltude » m'ont

toujours un peu dérangé. Ces formules incitent forcément à la simplification. Car on ne peut pas parler d'une vision commune de la part de tous les Siciliens sur l'existence, le monde et la vie. On observe des styles de vie nettement distincts si l'on porte un regard attentif à toutes les strates sociales, aux différentes aires géographiques de l'île, aux divers territoires. Certes, il est inévitable de généraliser si l'on veut désigner, en un mot, les traits communs à plus ou moins toute la Sicile et à tous les Siciliens. Et il est dommage d'emprunter ce raccourci car, si des lignes de vie communes existent, elles sont multiples et multiformes. Il est nécessaire de développer un tant soit peu, car la sicilianité n'est pas univoque. Il y a une sicilianité que j'appellerais instinctive, qui est liée à l'insularité, à un sentiment d'appartenance au territoire. Il y a une sicilianité qui est une acquisition politico-culturelle : elle est institutionnalisée et décrétée par ce statut autonome qui est évidemment lié à l'histoire de l'île. Il y a également une sicilianité revendicative, qui s'est surtout exprimée à travers une volonté de séparatisme ou du moins par opposition à l'Italie du Nord, à l'Italie unifiée. Sans oublier qu'il y a une langue commune : en Sicile, on parle sicilien.

15

Mais je crois que la principale particularité de la Sicile est peut-être cette extrême variété, les « cent Siciles » dont parlait Gesualdo Bufalino : il y a la Sicile paysanne, qui est sans l'ombre d'un doute celle qui domine l'imaginaire collectif depuis des millénaires, au moins depuis la Sicile « grenier à blé de Rome », car c'est la Sicile d'une grande partie de la littérature, de la représentation filmique, et même de la littérature anthropologique et historique. Au-delà de l'évidente dichotomie Sicile occidentale/Sicile orientale, il y a aussi une Sicile de la mer et de la pêche, une Sicile des Madonie, celle des montagnes, une Sicile plus récente qui est celle des mines soufrières, une Sicile urbaine...

Comment expliquez-vous que, sur une île, aussi grande soit-elle, il y ait autant de variété ?

Il y a tout d'abord une diversité de paysages, ce qui a incontestablement des répercussions sur la représentation de l'espace, sur la façon de gérer le temps, de répartir la propriété, et donc sur les modes de vie. Il y a aussi les choix de production. De ce point de vue, je suis clairement matérialiste. Les structures et les types de production ont inévitablement une incidence sur la perception que l'on a du monde. Et puis, si Fernand Braudel disait de la Sicile qu'elle est un continent en miniature, c'est également et surtout pour sa pluralité d'expériences historiques. Non seulement une multitude de peuples très distincts s'y sont succédé, mais leurs cultures se sont enracinées tantôt dans certains territoires, tantôt dans d'autres, et y ont laissé des traces plutôt évidentes. De façon très manichéenne, la Sicile orientale est plus byzantine et grecque, la Sicile occidentale est une Sicile clairement arabe. Quand les colons partaient, les traces culturelles persistaient de façon plus ou moins prononcée. Pour donner un exemple précis, les aires islamisées ont perduré jusqu'à l'époque normande et souabe ; du IX^e au XIV^e siècle, la langue principalement parlée sur l'île était le siculo-arabe [langue aujourd'hui usitée à Malte et très proche de l'arabe dialectal tunisien]. Il faut bien comprendre que ces différences d'un territoire à l'autre ne sont pas conscientes ; elles ne sont pas liées à une connaissance historique de la population mais plutôt à un phénomène de sédimentation culturelle.

Justement, ce manque de connaissance n'est-il pas un risque ? N'est-il pas un obstacle à de potentielles mesures de conservation et de protection de l'histoire, de la culture et de l'identité siciliennes ?

Là encore, les termes « protection » et « conservation » sont déroutants. Selon moi, les choses existent, et elles doivent

exister, tant que leur existence a un sens. Concernant mes thèmes de recherche par exemple – les traditions populaires et la culture traditionnelle –, se documenter par devoir de mémoire et pour avoir conscience de sa propre histoire est une chose, la muséification de la réalité en est une autre. C'est une absurdité. Pour être clair, je suis pour le musée de la charrette sicilienne, mais je suis contre le fait de revenir à la charrette comme moyen de transport. Je suis d'accord pour qu'on protège le parc naturel des Nébroides, mais je suis contre la destruction du système d'élevage moderne pour revenir au système nébrodal [pâturage libre]. On ne peut pas forcer l'histoire et revenir en arrière, même si l'on considère que ce passé a été influencé par des décisions qui nous semblent injustes. On peut par contre faire en sorte de valoriser, ou du moins de ne pas diaboliser certains aspects de l'histoire et de la culture, afin de ne pas entraver la transmission et le libre usage des coutumes et de la langue. La culture sicilienne a coïncidé, et coïncide encore parfois, avec l'idée de désuétude, d'antimodernité, et a donc été dépréciée. Mais aujourd'hui, concernant la richesse de notre culture, la sensibilité prévaut. Elle est liée, à partir des années 1970, à une prise de conscience qui a donné lieu à des enquêtes, des recherches de terrain, des publications, des colloques, et donc à une connaissance que nous devons au travail des universitaires et aux écoles anthropologiques et sociolinguistiques palermitaines comme celles de mon père ou de Giovanni Ruffino. Ce travail continue.

17

Un sentiment d'appartenance se définit aussi par contraste, par rapport aux autres. D'autant plus quand il s'agit d'une identité régionale au sein d'une nation. Depuis plus d'un siècle et demi que l'Italie est unifiée, peut-on parler d'une spécificité sicilienne ?

Bien entendu. Je parlais précédemment du statut autonome reconnu à la région sicilienne en 1946. Il n'est pas né *ex nihilo*

mais il est bien la reconnaissance d'une spécificité historique. L'histoire unitaire a sacrifié le Mezzogiorno en général et la Sicile en particulier. L'île a toujours eu une place périphérique et marginale, elle a toujours été un terrain de conquête et de gestion du pouvoir. Ce n'est pas un hasard si l'un des premiers articles du statut d'autonomie définit ce tort subi et prévoit une réparation en termes pécuniaires. Cela est écrit dans la Constitution de la République italienne.

C'est d'ailleurs là l'argument principal des sicilianistes, qu'ils soient autonomistes ou séparatistes. Personnellement, je crois que l'indépendance serait une catastrophe. Et je tiens à préciser que s'il y a un mythe que je combats, c'est bien celui du « bon vieux temps ». Les Siciliens tombaient comme des mouches à l'époque. Il est indéniable que, depuis l'unification italienne, nos conditions de vie générales ont largement progressé. Mais là, je divague un peu... Pour en revenir à la question, je crois qu'il suffit de voyager à travers l'Italie pour se rendre compte que, s'il existe des points communs, il existe surtout une multitude de spécificités siciliennes : de la langue à l'architecture, en passant par le physique de ses habitants ou les traditions culinaires, elles crèvent les yeux ! ■

T ROIS MILLE ANS DE COLONISATION EN HÉRITAGE

Le lendemain de ma rencontre avec le professeur Buttitta, je me dirige vers mon rendez-vous avec **Giuseppe Sciuri**, un jeune étudiant originaire de Trapani que j'ai connu à Aix-en-Provence pendant son année Erasmus. Cela fait plus d'un an que je ne l'ai pas vu. Il est sur le point d'entamer sa cinquième année d'histoire à Palerme. La veille, au téléphone, je lui ai évidemment avancé la raison de notre rencontre et le thème que je voudrais

aborder : cette succession d'envahisseurs qui a duré trois millénaires a-t-elle laissé des traces au quotidien ?

Pour l'occasion, il est venu accompagné de quatre amis de fac. Avant même d'avoir le temps de faire les présentations et d'aborder le thème de la discussion, un élément de réponse me saute aux yeux. J'ai devant moi un panel de cinq jeunes Siciliens dont la diversité physique témoigne d'elle-même des marques laissées par l'histoire. Quand, après m'être présenté, je rentre directement dans le vif du sujet et leur fait part de mon impression, le jeune homme roux à la peau pâle devant moi rebondit immédiatement : « Enchanté, je suis **Salvatore Casisa**. Je suis étudiant en quatrième année de droit. C'est marrant que vous parliez de cela car je reviens d'une année Erasmus à Cork, en Irlande, et là-bas, quand je disais que j'étais sicilien, les gens avaient du mal à me croire. » « Moi, par contre, intervient Giuseppe, pendant mon année à Aix-en-Provence, on m'a très souvent pris pour un Maghrébin. Mais il n'y a pas que le physique. Par exemple, mon grand-père, grand amateur de chapeaux, arborait toujours ce qui dans ma ville s'appelle une *papalina*, un couvre-chef qui se porte près du crâne, en forme de calotte. En France, je n'ai vu ce type de chapeau porté que par des Maghrébins d'un certain âge. J'ai découvert qu'ils appelaient ça une *chéchia* et que c'était typiquement tunisien. »

19

Les trois autres jeunes gens se présentent à leur tour : **Giovanna Spinuzza**, pour reprendre une phrase du *Parrain*, « paraît peut-être plus grecque qu'italienne » ; **Miriam Matraxia** (prénom d'origine arabe très courant en Sicile, tout comme Fatima, nom de famille à consonance grecque) est blonde et assez grande ; alors que **Michele Alvaro** (nom d'origine hispanique) paraît méditerranéen-occidental. Je ne pouvais pas espérer mieux comme entrée en matière à propos des stigmates physiques et anthroponymiques illustrant le brassage de cultures de ces trois mille ans de colonisation.

Nous décidons d'aller nous asseoir dans un café de la via Maqueda, l'une des artères principales de Palerme. Je leur explique mon projet de livre sur les Siciliens. Nous sommes d'accord, il est indispensable de se pencher sur l'histoire plurimillénaire de l'île pour entamer une enquête sur ce qui fait l'essence de ce peuple. Giuseppe, en bon apprenti historien, clarifie les choses en se lançant dans une brève chronologie qu'il connaît sur le bout des doigts (il m'avouera *a posteriori* avoir révisé pour l'occasion) : « Quand, au VIII^e siècle avant notre ère, les premières embarcations grecques arrivèrent en Sicile pour la coloniser, les Sicules, les Sicanes et les Élymes peuplaient la région. Ce sont là les traces les plus anciennes laissées par les populations qui ont précédé les Grecs sur l'île, que ces derniers rebaptisèrent Trinacria. Conjointement à la colonisation hellénique (essentiellement localisée dans la partie centre-orientale du territoire, Syracuse, Agrigente et Catane étant les principales villes grecques de l'île), les Phéniciens fondèrent l'actuelle Palerme sous le nom de Zyz ("fleur") et occupèrent la partie occidentale de la Sicile. C'est ici, au III^e siècle avant J.-C., qu'éclata la première guerre punique, entre Rome et Carthage. Les Romains conquièrent progressivement toute l'île qui devint ainsi la première des provinces romaines. Je dis "progressivement" car Syracuse a tenu tête pendant plus de vingt ans aux légions romaines et cette résistance a d'ailleurs nourri de nombreuses légendes autour d'Archimède le Syracusain. Après la chute de l'Empire romain, les Byzantins restèrent près de 250 ans avant que les Arabes, au début du IX^e siècle, ne prennent possession de ce qui deviendra l'émirat de Sicile. Les Byzantins se réfugièrent dans la partie orientale de l'île et la résistance dura plus d'un demi-siècle avant de céder complètement. Sous domination islamique, Palerme devint la capitale et seule une minorité de la population se convertit à l'islam. Selon les historiens, ce fut une période de prospérité, aussi bien du point de vue

économique que du point de vue culturel. Et bien que la conquête normande de la Sicile à la fin du ^x^e siècle coïncidât avec la période des croisades, sur le plan politique, économique et juridique, le nouvel État normand conserva de nombreux éléments de l'organisation islamique. Roger I s'attribua le titre de *malik* ("roi") ; beaucoup de musulmans restèrent ; ils purent garder leurs propres juges et la culture arabe continua à caractériser les événements sociaux et politiques jusqu'au ^{xiv}^e siècle. En 1130, Roger II de Hauteville fonda le royaume de Sicile (né de la fusion entre le comté de Sicile et le duché des Pouilles), un État souverain qui, selon de nombreux chercheurs, est le prototype même de l'État européen moderne. Les rois normands de Sicile firent preuve d'une remarquable tolérance envers les diverses croyances, ethnies et langues du royaume. L'architecture religieuse sous le règne de Roger II est un exemple frappant de ce remarquable métissage. Et l'empereur Frédéric II, petit-fils de Barberousse, sera l'incarnation de cet universalisme sicilien. De père souabe et de mère normande, il assurera une passation de pouvoir plus ou moins pacifique entre ces deux dynasties.

« À la fin du ^{xiii}^e siècle, les Angevins occupèrent la Sicile pendant seize petites années, jusqu'en 1282 quand ils furent renversés par une révolte populaire, célèbre sous le nom de Vêpres siciliennes. Les Aragonais profitèrent de ce soulèvement pour appuyer le peuple contre Charles d'Anjou et ils lui succédèrent jusqu'au début du ^{xvi}^e siècle. Suite aux guerres d'Italie, avec l'arrivée des troupes de Charles Quint, ce fut l'époque de la Sicile espagnole pendant deux siècles. Et, en 1734, après la brève succession des pouvoirs piémontais et autrichien, les Bourbons s'emparèrent de la Sicile jusqu'à l'unité italienne, l'expédition des Mille menée en 1860 par le général Giuseppe Garibaldi et l'annexion de la Sicile au tout nouveau royaume d'Italie. »

Passé cet indispensable exposé liminaire, ce qui m'intéresse est de savoir quels sont les legs de cette histoire pour les Siciliens d'aujourd'hui. J'aimerais cependant qu'on en parle non pas de façon théorique mais au travers d'exemples concrets. « Nous pourrions commencer par le nom des villes, lance Michele. Je suis moi-même de Giardini Naxos, entre Catane et Messine, ville qui porte encore en partie son nom antique. C'est également le cas de Syracuse, Sélinonte ou encore Héracléa Minoa, qui ont gardé leur nom grec. Je sais aussi que Marsala s'appelait Lilibeo à l'époque romaine et que ce sont les Arabes qui l'ont rebaptisée Marsa Allah, "le port de Dieu" – tout comme ils ont renommé Favara d'après *fawwara*, "la source". Et puis il y a le préfixe *qal'at*, qui signifie "citadelle" et que l'on retrouve dans plusieurs villes siciliennes sous sa forme italianisée *caltà* (Caltanissetta, Caltabellotta, Caltagirone, etc.). Concernant la période de domination ibérique, près de chez moi il y a Barcellona Pozzo di Gotto, une ville baptisée ainsi pour sa position géographique semblable à celle de la capitale catalane. Et puis, ce sera peut-être difficile à placer dans un essai, mais moi j'aime le football et certains clubs portent le nom antique de leur ville, comme Akragas pour Agrigente, ou encore Nissa pour Caltanissetta. »

Le serveur arrive, prend nos commandes puis, quelques minutes plus tard, nous sert sur un plateau d'argent le sujet de discussion suivant : il dépose sur nos tables *cannoli* et *cassata*. Le *cannolo* est une pâtisserie composée d'une coquille cylindrique de pâte frite remplie de ricotta sucrée. On raconte qu'à l'époque sarrasine ce sont les filles du harem de Qal'at al-Nisa (« la Citadelle des femmes », l'actuelle Caltanissetta) qui en ont inventé la recette et qui auraient choisi cette forme vaguement phallique en hommage à leur époux. Quant à la *cassata*, si on en recherche l'historique, elle est un véritable creuset de cultures : elle n'est composée, à l'époque romaine,

que de pâte sablée et de ricotta sucrée. Les Arabes y ajouteront le citron, les amandes, l'orange amère et le cédrat ; la pâte d'amande apparaîtra avec les Normands ; enfin, génoise, chocolat et fruits confits, derniers ingrédients de ce riche dessert, seront apportés par les Espagnols.

Puisque l'on parle cuisine, pendant que nous dégustons nos pâtisseries, Giuseppe nous confie qu'il n'a appris qu'à l'adolescence, à l'occasion d'un voyage en Belgique chez son oncle, que le monde associait le couscous au Maghreb plutôt qu'à la Sicile occidentale. Car oui, l'un des plats typiques de la zone de Trapani est le *cuscus di pisci* (couscous de poisson). Chacun y va de sa spécialité, on discute de *caponata* d'aubergines, du *baccalà* aux olives noires (plat de morue servi traditionnellement pour la veillée de Noël), de la *pasta ch'i sardi* (pâtes garnies d'une sauce à base de sardines, de fenouil sauvage et de chapelure), des *milinciani a' parmigiana* (aubergines à la parmesane, recette sicilienne comme son nom ne l'indique pas), de la *brioscia c'a granita* (délicieux sorbet de citron servi dans une brioche), de la *frutta martorana* (pâtes d'amande préparées pour la fête des morts), de la multitude de desserts typiques, mais aussi des plats de rue comme les *arancine* (boules de riz panées et frites), le *pane e panelle* (beignets à base de farine de pois chiche) et le *pane c'a mùsa* (sandwich palermitain à base de poumon de veau, de rate et de fromage).

Avant que nous vienne l'eau à la bouche, Giovanna, étudiante en architecture, nous invite à nous lever et à poursuivre sur la via Maqueda. Nous faisons un léger détour pour traverser le marché populaire de Ballarò et arrivons devant l'église San Cataldo. « C'est l'édifice que je préfère à Palerme, clame la jeune fille. Beaucoup de gens, et même certains guides touristiques, affirment qu'il s'agit d'une mosquée transformée en église. On pourrait le croire à première vue, mais il n'en est rien. Ces trois coupes rouges contrastant avec la

monochromie austère des murs, c'est typiquement de style arabo-normand. Pour preuve, l'église a été construite au XII^e siècle, en plein règne normand. Ce qui me frappe à chaque fois, c'est ce mariage de styles orientaux et occidentaux dans une harmonie architecturale si parfaite. » Des monuments classés au patrimoine de l'Unesco aux habitations ordinaires, c'est sûrement dans l'architecture que se manifestent d'abord en Sicile la diversité, les contrastes, les superpositions et le métissage. En vrac, il y a la vallée des Temples grecs d'Agrigente, le théâtre romain de Taormine, les mosaïques romaines du Casale de Piazza Armerina, les mosaïques byzantines de la chapelle palatine de Palerme, le style arabo-normand omniprésent dans la partie occidentale de l'île, ou encore le palais Abatellis de style gothique catalan, et les merveilles du baroque sicilien que sont l'église San Domenico à Noto, le palais Biscari à Catane et la cathédrale de Syracuse.

24

Deux heures se sont écoulées depuis notre rencontre. Notre conversation qui avait débuté en bon italien s'est faite presque exclusivement dialectale. L'heure du départ arrive, je remercie les cinq étudiants pour cette riche conversation et leur pose une dernière question : l'héritage laissé par les peuples qui se sont succédé en Sicile est palpable dans les moindres détails, mais les Siciliens en ont-ils conscience ? Après un bref silence, c'est Miriam qui prend la parole : « Tout dépend de ce que l'on entend par "en avoir conscience". Pratiquement tout le monde sait que de nombreux peuples ont vécu ici. Si l'on se penche sur la question, comme nous venons de le faire, il est vrai que les legs sont innombrables et flagrants. Mais peu de gens y prêtent une réelle attention, à part les historiens, les anthropologues, les chercheurs. Car toutes ces influences ont été assimilées et font désormais partie de la culture et de l'identité sicilienne. Au fond, je crois que ces connaissances historiques pourraient avoir une importance seulement si elles nous permettaient de comprendre les points communs que

nous partageons avec d'autres peuples et si elles nous rendaient plus tolérants. Malheureusement, le savoir est rarement mis au service du présent. » ■

ENTRE COMPLEXE D'INFÉRIORITÉ ET SENTIMENT DE GRANDEUR

Depuis qu'elle a été annexée au royaume d'Italie il y a plus de 150 ans et qu'elle est devenue une région de l'État italien, la Sicile a toujours occupé une place particulière au sein du pays. On ne peut examiner la question sicilienne qu'à la lumière de la plus large question méridionale et de la dichotomie Nord-Sud qui caractérise l'Italie. Dès l'unité et l'annexion du royaume des Deux-Siciles au royaume d'Italie en 1861, l'intégration politique, économique et culturelle du Mezzogiorno fit partie des grandes questions de la toute jeune nation transalpine. Au xx^e siècle, un courant d'études méridionalistes se développa, à travers lequel historiens, économistes, philosophes, sociologues ou hommes politiques (Antonio Gramsci, grand penseur et cofondateur du Parti communiste italien en 1921, est le plus renommé d'entre eux) analysèrent l'unification du pays à l'aune de la question méridionale. Les plus excessifs et parfois victimistes d'entre eux, comme Nicola Zitara, parlèrent de piémontisation et de colonisation, et allèrent jusqu'à prôner la sécession et la refondation du royaume des Deux-Siciles. D'autres, comme Gaetano Salvemini et Antonio Gramsci, mirent en cause la responsabilité des classes dirigeantes méridionales. Toujours est-il que, modérés ou extrêmes, les auteurs de cette riche littérature témoignent d'une situation qui, d'une certaine façon, perdure dans l'Italie républicaine.

Dans l'après-guerre, plus de la moitié de la population méridionale travaillait dans le secteur agricole. En plein miracle économique, à partir du milieu des années 1950,

beaucoup migrèrent dans les métropoles du triangle industriel, à Milan, Gênes et Turin – les usines Fiat sont le symbole de cette période. En une décade, près de 9 millions de *terroni* (terme dépréciatif signifiant « cul-terreux ») tentèrent l'aventure septentrionale. À titre d'exemple, en moins de dix ans, le chef-lieu piémontais était devenu, en nombre de résidents nés dans le Sud, la troisième ville méridionale d'Italie après Naples et Palerme. Les travailleurs agricoles arrivaient en masse par les *treni del sole* (« trains du soleil ») chargés de leurs *valigie di cartone* (« valises en carton »), après de véritables périples. Ils étaient catapultés dans un monde urbain et des conditions climatiques qu'ils ignoraient complètement ; ils parlaient leur langue régionale, pratiquement un autre idiome, au mieux un italien dialectal ; beaucoup étaient analphabètes ou étaient perçus comme tels. Bien que cet exode de millions de personnes, malgré les difficultés, ait créé des ponts entre le Sud et le Nord, le fossé économique, politique, social, culturel et symbolique demeure aujourd'hui encore une réalité italienne.

26

S'il fallait tenter un bref bilan des événements historiques fondateurs de la nation, les choses pourraient se résumer ainsi : l'unité est piémontaise ; le cœur de la résistance antifasciste est septentrional ; le centre du miracle économique est nord-occidental ; au *xxi*^e siècle, la locomotive économique du pays est nord-orientale. Aujourd'hui, ce clivage est encore d'actualité : l'Italie a toujours la tête en Allemagne et les pieds en Afrique. Les universités les plus renommées sont à Rome ou dans le nord du pays. Les grands événements nationaux ou internationaux organisés en Italie (par exemple les festivals de cinéma ou l'Exposition universelle) se déroulent essentiellement dans les villes septentrionales. Si l'on pointe la focale sur les indicateurs de bien-être économique par habitant, les régions méridionales sont toujours au bas de l'échelle. Et, bien qu'elle soit moins importante aujourd'hui, l'émigration se

poursuit. Enfin, en 2015, selon Eurostat, le taux de chômage de la Sicile était le plus haut d'Europe.

Au vu de cette asymétrie, on pourrait présumer d'un sentiment d'infériorité. Pourtant, lorsqu'il s'agit de leur rapport à la nation italienne, les Siciliens incarnent l'ambivalence et oscillent entre complexe d'infériorité et sentiment de grandeur. Et c'est l'histoire, je crois, qui nous donne la clé de cette ambiguïté. Cette histoire faite d'envahisseurs provenant de toutes parts a développé leur extraordinaire faculté d'assimilation. Il a fallu s'adapter, adopter une attitude permettant de résister à l'occupant (plus fort) sans pour autant prendre le risque de périr. Cette résistance a forgé chez les Siciliens un tempérament qui revient à faire preuve d'une apparente soumission à l'ordre établi, tout en ayant une considération bien plus profonde pour leurs propres traditions et leurs propres valeurs. Bien entendu, ce caractère présuppose une bonne dose de fierté. Puisque les nouvelles lois seront tôt ou tard remplacées par celles du prochain colon, les véritables règles, celles qui comptent, sont parallèles et officieuses.

27

Il faut indiscutablement dissocier l'annexion de la Sicile au royaume d'Italie et son appartenance à la république des invasions passées, mais cet héritage ancestral explique sans doute l'indéniable défiance des Siciliens envers l'État. Ce dernier est, d'une certaine façon, le successeur des colons. On ne cesse de pointer du doigt le vide d'État en Sicile. Il y a pourtant, comme dans le reste de l'Italie, une présence d'hommes politiques, de policiers et de fonctionnaires en tout genre. Mais puisque la fonction publique est inévitablement personnifiée, les Siciliens considéreront Monsieur Untel, sicilien, fils de, voisin de, bien avant de voir le juge, le policier ou le professeur. Cela ne signifie en rien que la fonction n'a pas d'importance. Elle est essentielle mais elle est subordonnée à la personne qui l'incarne. Comme le disait mon oncle, « certains connaissent la loi et d'autres connaissent le juge ». ■

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



@ateliershenrydougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier